

Pétition de la main gauche : aux personnes qui ont la surintendance de l'éducation

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 18

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Anglais ne possèdent en aucune façon l'art de « faire des compliments, » art dans lequel les Français excellent, mais où la vérité est toujours plus ou moins sacrifiée. La petite anecdote suivante en est un assez bon exemple :

Un Français et un Anglais, tous deux de bonne compagnie, étaient engagés dans une conversation amicale sur les mérites respectifs de leurs pays. « En vérité, monsieur, » dit le Français « en terminant un long discours tout en faveur de l'Angleterre, si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais. » « Et moi, » répondit l'Anglais, « si je n'étais pas Anglais, je voudrais être Anglais ! »

Il est encore à remarquer que la politesse, chez les Allemands et chez les Russes, se confond presque avec ce que nous appelons le servilisme, ce qui s'explique aisément par l'influence du régime féodal sous lequel ces peuples ont si longtemps vécu. En bonne société, ils se montrent passés maîtres dans l'art des manifestations extérieures; les inflexions du corps, qui jouent chez eux un très grand rôle en fait de politesse, témoignent d'une excessive souplesse de l'épine dorsale et d'une grande aisance dans le jeu des articulations.

En étendant cette étude à d'autres peuples, on arriverait à trouver des différences bien plus grandes encore, mais il suffit de ces trois exemples pour prouver que la politesse varie, dans sa forme et dans ses applications, avec chaque nationalité, et qu'aucun peuple ne pourrait se vanter d'être le plus poli.

V. G.

Un de nos abonnés de Vevey nous écrit :

« Monsieur le rédacteur,

Lorsque je me suis décidé à prendre un abonnement à votre journal, dans le courant de l'année dernière, c'était parce que j'avais remarqué le bon sens et le bon esprit vaudois avec lesquels certains articles étaient rédigés.

Mais dès lors, je dois le dire, à la lecture de quelques-uns de vos numéros, j'ai dû singulièrement en rabattre sur ma première impression.

Enfin, comme je vois, par votre dernier journal, celui du 26 courant, que vous allez même jusqu'à fournir à vos lecteurs un morceau tiré de « La vie à grand orchestre, charivari parisien, » dans lequel on bafoue et on tourne en ridicule les faits de l'Histoire Sainte et que je ne veux pas concourir, en aussi peu que ce soit, à moraliser et à instruire notre peuple vaudois d'une pareille façon, c'est-à-dire en lui donnant en pâture les extraits d'une littérature étrangère malsaine, je vous prie de cesser de m'envoyer votre journal et de prendre en rembours ce que je puis vous devoir jusqu'au 30 juin de la présente année.

Recevez, monsieur, mes sincères salutations. »

L'auteur de la lettre qu'on vient de lire n'ayant pas demandé qu'elle soit livrée à la publicité, nous croyons devoir taire son nom. Si donc nous la publions sans que nous y soyons obligés, c'est que nous n'avons jamais craint de faire connaître de les

critiques qui nous sont adressées lorsque celles-ci restent dans des termes convenables; car nous avons la certitude qu'il y a toujours d'excellentes choses à en tirer et que, loin de nuire à notre modeste publication, elles lui sont au contraire très utiles.

En relisant ce malheureux article sur le *déluge*, qui nous a valu une averse de récriminations, nous reconnaissons qu'il a pu produire chez plusieurs personnes une mauvaise impression. Mais nous ferons cependant observer que notre honorable abonné, — qui ne le sera plus, hélas, depuis le 1^{er} juin, — se montre d'une trop grande sévérité. Il n'ignore pas, sans doute, que le journalisme a ses moments de disette durant lesquels il se nourrit parfois de choses peu fortifiantes et qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il n'apparaisse pas de temps en temps quelque petit nuage gris dans le ciel souriant et calme du *Conteur Vaudois*.

Notre correspondant nous lit, du reste, depuis assez longtemps pour avoir pu se convaincre qu'il n'entre ni dans nos habitudes, ni dans nos idées de « bafouer ou tourner en ridicule » les choses de la religion.

Ces quelques explications données, ajoutons que nous accueillons toujours avec reconnaissance les critiques justes et bienveillantes; quant aux démissions d'abonnement, nous devons avouer qu'elles sont reçues avec beaucoup moins d'empressement.

Pétition de la main gauche

aux personnes qui ont la surintendance de l'éducation.

« Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin qu'ils écartent les préjugés dont je suis victime. Nous sommes deux sœurs : les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas davantage, et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions ma sœur et moi, sans la partialité de nos parents, qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On m'a laissé grandir sans la moindre instruction, tandis que pour son éducation rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique, et d'autres encore; et moi, si par hasard je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement grondée; et plus d'une fois j'ai été battue pour maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions, mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité ou pour figurer auprès d'elle.

» N'allez pas croire, messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non, mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition vient attaquer ma sœur, quel sera le

sort de notre pauvre famille ? Ne sera-ce pas un sujet de regrets amers, pour nos parents, que d'avoir mis une si grande différence entre deux sœurs d'une égalité si parfaite ? Hélas ! il nous faudra périr de détresse, et il ne sera pas en mon pouvoir de parvenir même à griffonner une humble supplique pour implorer des secours ; car j'ai été obligée d'employer une main étrangère pour transcrire la requête que j'ai présentement l'honneur de vous adresser.

» Daignez, messieurs, faire sentir à mes parents l'injustice d'une tendresse exclusive, et la nécessité de distribuer avec égalité leurs soins et leur affection entre tous leurs enfants.

» Je suis avec un profond respect, messieurs, votre humble servante.

» LA MAIN GAUCHE. »

Histoire de deux vieux.

Autrefois — il n'avait que vingt ans, elle dix — Elle était trop petite, et lui trop jeune encore. On ne vieillissait pas si vite au temps jadis Et l'on n'arrivait pas au jour avant l'aurore.

Maïs, plus tard, l'un sur l'autre ayant jeté les yeux, Quand elle eut ses vingt ans et quand il en eut trente, Elle se dit à part : « Hélas ! qu'il est donc vieux !... » Et passa devant lui d'une âme indifférente.

Il s'écoula dix ans encor, dix ans d'ennui Où chaque lendemain ressemblait à la veille, Si bien que, la voyant par hasard, ce fut lui Qui se dit à son tour : « Hélas ! qu'elle est donc vieille ! »

Cependant, bien des fois, quand, aux doux soirs d'avril, Le cœur sans tambourin danse la tarentelle, — « Pourquoi ne m'a-t-on pas aimé ? » se disait-il. — « Pourquoi n'ai-je donc pas aimé ? » se disait-elle.

Ils disent, maintenant que, chargés de regrets, Ils traînent tristement la vieillesse morose : — « Enfants, il faut manger son pain quand il est frais, Il faut cueillir la fleur, enfants, quand elle est rose ! »

(*Messageur.*)

Lo gros Isaa, n'avai jamé étâ à la tsasse, que craïo ; dein ti lè ka, n'avai jamé rein tiâ, et n'étâi petétré pàs sa faulta, ma bin clia dè cliau vaudâisès dè lâivrès. On matin que l'étâi zu avoué lo vilhio Coquemâ, qu'étâi on tot fin tsachâo, l'à portant risqua d'ein tiâ iena mà vo z'allâ vairè porquiet cein n'a pas réussi : Tandique Coquemâ étâi z'allâ lévâ onna lâivra ào dzito, Isaa avâi du sé teni ào bas d'on tsamp dè truffès sottinès. La lâivra épouâiria pè Coquemâ allâvè drâi contrè Isaa, que la vouâtivè venir :

— Tire, l'âi criè Coquemâ !

Mâ l'autro ne budzè pas.

— Tire don, daderidou !

— Que vâo tou teri, repond Isaa, la bougressa ne s'arrêté pas !

Lo commi dès X étâi tot bouneinfant ; asse bin sè sordats ne sè geinâvont pas dè battè brequiet et dè tourdzi lâo brulô tandique l'étiont su lè reings. Onna demeindze matin, à l'exerciço, l'âo z'avâi dza de on iadzo dè ne pas fougâ, mà on part dè leu condeçiront ne rein ouré ; asse bin quand faille parti dè la plliace d'armè, lo commi coumanda :

— Par file à gauche, gauche ! en avant, arche ! à bas cliaux pipès !

Lo tambou majo dè V. étâi sèvèro et teniâ à cein que sè tambous ne l'âi fissent pas vergogne avoué lâo badiettès. Asse bin on matin de riuva lâo dese :

— « Tambours ! cré nom de chien ! Si vous me faites des *fla* pour des *ra* et des *ra* pour des *fla*, je rends ma canne au gouvernement, et il s'en tirera comme il pourra ! »

A quiet on gouvernèment pào portant ètrè esposâ !

On trouve encore des maîtres ; il est plus difficile de trouver des domestiques. Tout devient si cher ! Une bonne, jeune, très propre, se présente chez M^{me} E. C... Voici le dialogue :

— Madame a besoin d'une bonne ?

— Oui, mon enfant. Faites-vous bien la cuisine ? Pouvez-vous servir de femme de chambre ?

— Oui, Madame. Combien de gages donne Madame ?

— Six cents francs.

— Cela me convient. A quelle heure se lève-t-on ?

— A sept heures en hiver, à six en été.

— Ma chambre est-elle sous les toits ?

— Non, la chambre est commode.

— Y a-t-il un tapis à mon lit ?

— Oui, ma fille.

— C'est un homme qui frotte l'appartement ?

— Oui.

— Il y a quelqu'un pour apporter l'eau ?

— Sans doute.

— Ai-je mon café au lait tous les matins ?

— Cela va de soi.

— Madame m'accorde un jour de sortie par semaine ?

— Parfaitement.

— Ai-je une petite fille pour la grosse besogne ?

— Comment donc !

— Eh bien ! quand entrerais-je chez Madame ?

— Demain, si vous voulez.

— A demain donc, Madame.

La bonne s'en va après avoir salué. Madame E. C... la rappelle.

— Dites donc, ma fille, jouez-vous du piano ?

— Non, Madame.

— En ce cas, vous ne faites pas mon affaire.

AU MAGASIN MONNET

Place St-Laurent.

Joli choix de lunettes d'approche d'excellente qualité et à des prix très avantageux.

CARTE CÉLESTE
avec horizon mobile.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.